

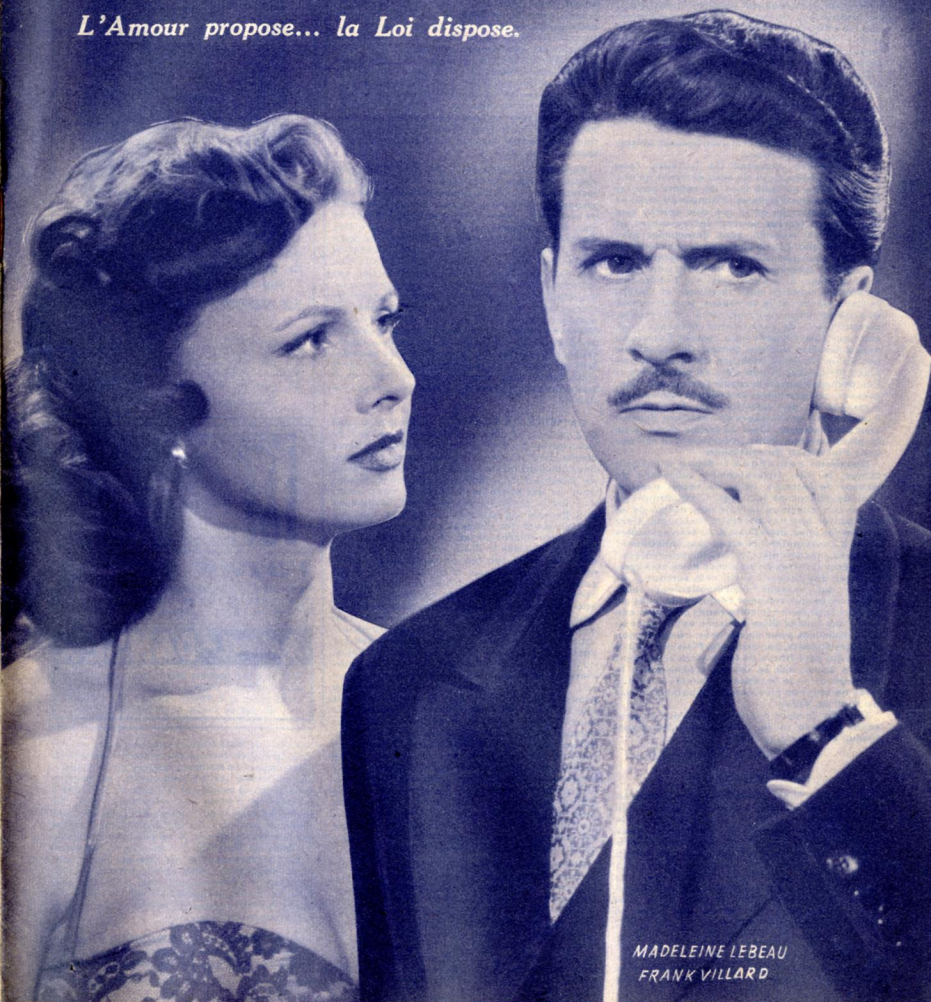
PARAIT JEUDI ET SAMEDI

FILM COMPLET

16 PAGES DU JEUDI 20 FRs

Mandat d'amener

L'Amour propose... la Loi dispose.



MADELEINE LEBEAU
FRANK VILLARD



Je vous ai demandé récemment, mes chers amis, si vous étiez d'accord pour que je raccourcisse mes éditoriaux au bénéfice du courrier proprement dit.

Or les avis que j'ai reçus jusqu'à présent sont fort partagés. Certains d'entre vous, et principalement ceux qui sont très « cinéma », me conseillent de ne rien changer, estimant que les éditoriaux longs sont nécessaires pour lancer les référendums. Mais d'autres, au moins aussi nombreux, votent pour les « éditoriaux comprimés ».

Dans l'intérêt de la rubrique et devant le nombre croissant des lettres, je suis de l'avis de ces derniers. Je vais donc diminuer l'importance des articles de tête, sauf dans les cas où nous lancerions un « débat » particulièrement passionnant.

Aujourd'hui, je limiterai mon pensum épistolaire à deux remarques.

La première concerne les lecteurs, trop nombreux, hélas ! qui ne nous écrivent qu'une seule fois. Je ne puis tout de même pas les appeler des courriéristes ! J'ai opéré à ce sujet un petit pointage, et je me suis aperçu que beaucoup de lettres, souvent intéressantes, et auxquelles j'ai répondu, sont demeurées sans suite. Pourquoi ? Je ne comprends pas très bien que des correspondants ou correspondantes déclarent s'intéresser à la rubrique, sollicitent une réponse à grands cris et, l'obtenant, retombent aussitôt dans le silence et l'oubli. J'ai déjà dit et je le répète, je préférerais que notre cher courrier, déjà embouteillé, compte moins de participants, mais que tous ceux qui y participent nous restent fidèles, au moins pendant quelques semaines. Car, n'oubliez pas qu'un nouveau mobilisé de la place, une place précieuse, et que c'est en pure perte si l'on doit jamais le revoir parmi nous. Car, souvent, ces premières lettres provoquent des messages et des questions de la part de « anciens », et messages et questions demeurent sans réponse. C'est du temps gâché et de la place perdue. Donc, n'écrivez que si vous avez l'intention de continuer.

Deuxième remarque : depuis quelque temps, je suis littéralement submergé de photos de lecteurs, et je ne reçois presque plus de photos de lectrices. C'est dommage, car si cela continue je vais être obligé de ne plus passer que des portraits masculins, alors que les femmes, mon Dieu, sont bien agréables aussi à contempler ! N'est-ce pas, messieurs ?

Allons, mesdemoiselles, un bon mouvement ! Vous êtes si fortes en virulence et en attaques, envoyez des photos ! Je dis cela surtout pour celles qui vantent continuellement leurs charmes et qui refusent toujours de nous en donner la preuve ! Je comprends très bien que certaines jeunes filles puissent avoir des raisons majeures pour se dérober : interdiction de leurs parents, par exemple. Mais que toutes celles qui sont libres de leurs actes répondent à mon appel, car je tiens à « rattracher » le courrier et — je le répète — si cela continue nous ne verrons plus que des Apollons et pas du tout de Vénus !

Ceci dit, je vous donne rendez-vous au prochain numéro et je vous envoie une gigantesque et globale accolade.

LE CAMERAMAN ANOUREUX.

Réponses aux lettres :

BOUCLETTES BLONDES. — « J'ai dix-neuf ans, pas très grande, mais assez jolie, car je suis beaucoup (un grand « sic » de modestie). Je suis blonde et coiffée à l'ailéon, des yeux marron foncé (re-sic), et lorsque je souris trente-deux demoiselles blanches ont la gentillesse de se faire voir (moi j'appelle ça des « tabourets dans la salle à manger »), et je suis mal faite, c'est tout pour plaire. Beaucoup d'hommes me font la cour, et je suppose, mon cher cameraman, que vous en feriez autant si vous me voyiez (envoyez votre photo, en attendant, belle déesse. Je ne vous ferai toujours pas la cour pour votre orthographe, j'ai dû modifier afin de maintenir votre prestige). Point de vue artistes féminines, je m'intéresse beaucoup à Madeleine Robinson (elle en sera

très flattée), ainsi qu'à Françoise Arnoul, Silvana Manganò, Ingrid Bergman, Pier Angeli. Point de vue masculin (je passe, vous connaissez tous), j'espère que ma lettre vous sera très sympathique (sic) et que vous me répondrez le plus vite possible. Parlons un peu du projet (tenez-vous bien ! Madeleine avait écrit projet) que j'ai en tête. Je voudrais faire du cinéma : je me sens une âme d'artiste (ah ! taisez-vous ! vous me bouleverserez !). D'ailleurs, j'ai souvent joué devant le public (à la ferme !) et interprété les plus grands rôles. Je ne suis pas du tout timide (je m'en serais douté), je saurais supporter les cris et les affronts (sic) des metteurs en scène, car j'ai bon caractère. Pourriez-vous m'aider sur ce point de vue, car je voudrais vraiment en faire ma carrière. Mes amis me le conseillent, car elles savent que j'en serais capable. Indiquez-moi comment il faut faire. »

Réponse. — Comment il faut faire ? C'est bien simple, ma chère Greta Garbo. Il faut continuer surtout à aller à l'école, bien travailler comme une grande fille, faire plaisir à papa et à maman, attendre de savoir écrire correctement et raisonner *idem* et voir, à ce moment-là, si on a toujours une « âme d'artiste » et si on est capable d'affronter une école d'art dramatique et de travailler sérieusement ce métier. Je vous en ai peu mise en bouche, mais il faut pas m'en vouloir, c'est souvent le lot des nouvelles. Écrivez-moi encore, et surtout envoyez-moi une photo, car je ne crois pas aux descriptions avantageuses, si elles ne sont pas appuyées de quelques preuves. Bien sûr, vous pouvez écrire à Madeleine Robinson et Silvana Manganò, et je suis à peu près certain que ces deux artistes vous répondront. Écrivez-moi vite, et montrez-moi que vous avez un peu plus de plomb dans la cervelle, car à votre âge, s'il n'y avait rien, ça s'appellerait, ça s'appellerait star : ne rêvez pas trop et recevez mes amitiés.

CAMELIA DE PLATA. — « Bonjour à tous et à toutes ! Je vous avais écrit que je n'ai pas du tout envie de voir mon nom dans les listes noires. Tout d'abord, je voudrais vous demander comment on s'y prend pour devenir artiste de cinéma ? (sic). Ensuite, comment, faut-il pour ne pas éternuer en scène ? (Vous voulez dire sur le plateau ?) Ou toujours ? Savez-vous que j'adore les dessins animés ? Je me rue aux guichets des cinémas pour le seul plaisir d'admirer Mathurin et ses « spinash ». Mes sincères amitiés à Botte secrète, et mes félicitations pour son jeu de mots particulièrement réussi. De Taille et d'Estoc, félicitations pour votre récitation (sic) et amitiés. Miss Celine, je vous trouve très sympathique. Vous avez vu en tout, sauf sur le jugement que vous portez au clan Liana. Je trouve très « sympa » Naidrya et Ned. Le couple moral (sic) est parfait. Petite Dolly, si vous désirez seulement aussi jolie que bavarde, vous iriez loin. Enfant du Sud, vous avez raison de dire que les courriéristes sont bavards. Mon souvenir. Le Trapeur canadien, comment trouvez-vous mon petit « chère Py ». Arrivez ! (Mais je ne vous force pas à l'aimer, ma petite fille !). Je termine ma lettre en vous laissant tomber sur la tête un pot de camélias en signe d'amitié. »

Réponse. — Jamais encore on ne m'avait envoyé de fleurs d'une façon si touchante et si spontanée, ma chère Agnès. Tunis (car vous êtes bien espagnole, n'est-ce pas ?). Je m'empresse de vous répondre pour éviter de graves perturbations dans votre état de santé. Vous me demandez comment il faut s'y prendre pour devenir artiste ? Je crois que le meilleur moyen que l'on ait, jusqu'ici, jusqu'ici est encore de jouer la comédie, de monter sur la scène ou de tourner un film. Mais comment y arriver ? Voilà le problème ! Il y a bien, pour cela,

ARIANE répond à 5 questions
date naissance. 100 fr.
79, bd Montparnasse. - 1 à 6, sauf samedi.

N'oubliez pas d'acheter

4 ROMANS COMPLETS
N° 57

Georges GUÉTARY et Carmen SEVILLA

4 ROMANS COMPLETS



qui contient les récits romancés de quatre films à succès, illustrés des meilleures photographies.

EN VENTE PARTOUT : 45 francs

Si vous désirez le recevoir, ajoutez la somme de 10 frs pour frais d'expédition à vos lettres ou chèques n° 25910, adressé à **FILM COMPLET, 43, rue de Dunkerque, PARIS (XV).**

Aucun envoi contre remboursement.

GRANDIR
RAPIDEMENT à tout âge, allonger buste et épaules, élargir les épaules jusqu'à 10 cm avec le *milieu scientifique* ou *APPAREIL AMÉRICAIN GARANT*, succès certain, notice illustrée sans frais, aucun engagement DISCRETION, contre 2 timbres OLYMPIC 19, Bd V. Hugo, NICE 96 263

VOTRE AVENIR

Posez-moi 7 questions où vous intéressez, date naissance : 50 frs + enveloppe timbrée. M^{me} PAILLE, 18, r. République, AVIGNON.

Apprenez à DANSER

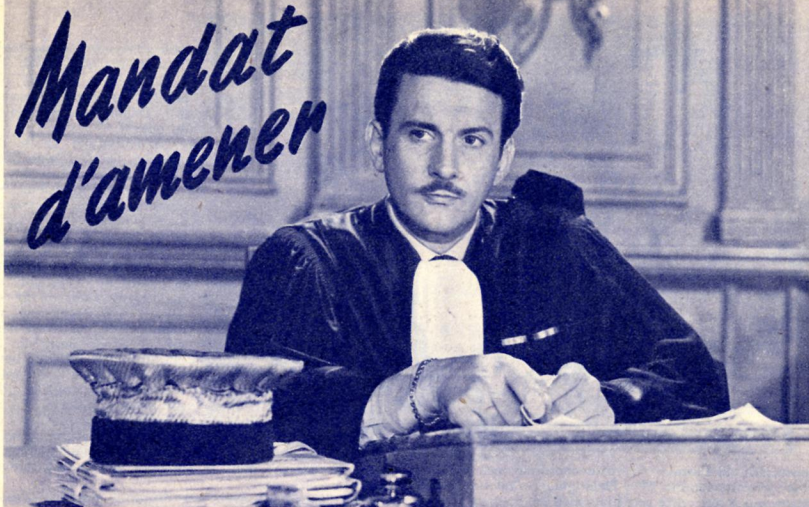
Chez vous, en quelques heures. Avec une méthode inédite, de grande classe, à la portée de tous. Notice 25 contre envoi de 2 timbres. Institut F. C. VRANY, 55, rue de l'Alcôve, LA GARENNE (Seine).

une série de mots magiques et une poudre de perlimpinpin, dont certains ont le secret : essayez de l'intercepter ! La meilleure manière de ne pas éternuer ni tousser sur le plateau est de vous boucher solidement les oreilles et le nez avec de la cire à cacheter, et d'éviter que votre voisin vous traouille les narines ou la plante des pieds avec une plume de paon. Ou alors, plus simplement, de ne pas prendre de rhume. Je ne puis vous citer tous les films de Gary Cooper et d'Ingrid Bergman, il y en a vraiment trop ! La liste est parue dans leurs biographies, revoyez vos anciens « Film Complet » ! Revenez-vous vite, ma petite nouvelle, et recevez, en attendant, sur l'occupé, une bonne jardinière pleine de résédas. Mloir aussi, si vous envoyez des fleurs !

S. M. NAIDRYA L'ENSORCELEUSE. — « Me voilà, mes chers sujets, un peu triste peut-être, mais que voulez-vous, les vacances

(Suite page 6.)

Mandat d'amener



Une production du Comptoir Français de Productions cinématographiques.

Mise en scène de Pierre LOUIS.

Scénario original d'André LORMEAU.

Adaptation de Pierre LOUIS et André TABET.

Dialogues d'André TABET.

Film raconté par André LORMEAU.

DISTRIBUTION :

Françoise Delanglade.....	MADELEINE LEBEAU.
Gérard Latour	FRANK VILLARD.
M. Delanglade	LOUIS ARBESSIER.
Jacques Pertuis	PIERRE LOUIS.
Le procureur général.....	JACQUES VARENNES.
M ^{lle} Féraud.....	MICHELINE FRANCEY.

M^{lle} Féraud aimait bavarder :

— Ici, l'on ne peut se distraire qu'en travaillant énormément. Hélas! il n'y a presque rien à faire... Votre prédécesseur, M. Lombard, était plus vieux et il lisait beaucoup : des livres de philosophie. Vous pouvez aller visiter la ville. S'il y avait quelque chose d'urgent, je vous verrais aux *Camélias*. J'y habite également.

Sur les conseils du brave concierge du palais, Gérard Latour fit porter ses bagages aux *Camélias*, où M^{me} Castel, opulente propriétaire de la pension, lui donna la plus belle chambre, en ajoutant :

— Je vous traiterai comme mon fils.
Le procureur était fiancé à une Parisienne. Avant de se mettre à table, le soir, il lui confia, par téléphone, ses premières impressions.

Gérard Latour compulsait distraitemment des dossiers, dans son cabinet, deux jours plus tard, lorsqu'on frappa à la porte.

Une jeune femme de vingt-huit ans, très jolie et très élégante, dans son somptueux manteau de fourrure, parut, en demandant :

— Voulez-vous m'annoncer à M. le Procureur?
— C'est moi, répliqua Gérard. Veuillez entrer, je vous prie.

Il se leva et désigna un siège à la charmante visiteuse, qui expliqua :

— Je suis M^{me} Delanglade. Mon mari possède une importante usine d'engrais et de produits chimiques, non loin de laquelle nous avons notre villa *La Vernière*. Notre contremaître, qui a un faible pour les vins du pays, s'est disputé récemment avec notre chauffeur. Celui-ci a dû faire taire son adversaire...

— A coups de poing, interrompit Gérard. J'ai vu le procès-verbal. Le contremaître a subi une incapacité de travail de six jours. Une plainte a été régulièrement déposée. Que puis-je faire?

M^{me} Delanglade était désolée.
— Nous sommes prêts à dédommager le blessé pour qu'il retire sa plainte et que tout s'arrange à l'amiable. Je comptais sur M. Lombard, enfin, sur vous, pour parler à cet homme...

Gérard, quelque peu offusqué par la hardiesse de la démarche, répliqua à la sollicituse, sur un ton courtois, mais ferme :

— Je suis ici, madame, pour rendre la justice et non pas des services. Je regrette. C'est la loi! Le tribunal

LES hommes d'affaires et le public qui assistèrent à l'installation solennelle de Gérard Latour, nommé procureur de la République au tribunal de Prémonville, furent unanimes :

— Quel digne et grave magistrat!

Ce jeune homme de trente-cinq ans, brun et distingué, au front découvert, au regard sévère, symbolisait admirablement la justice, froide et dure, quoique basée sur des lois raisonnables et logiques.

— Le code est mon bréviaire, semblait-il songer. Ma conscience ne doit rien avoir à se reprocher...

Aurait-on pu deviner que le nouveau chef du Parquet de cette cité paisible allait bientôt devenir le héros d'une dramatique aventure qui mit en péril son honneur et sa carrière?

Évidemment, en quittant le soleil de Grasse, où il était resté quatre ans substitut, et en arrivant dans cette morne sous-préfecture, par une pluvieuse matinée d'automne, Gérard Latour avait eu le cœur angoissé.

Le palais de justice dressait, au fond de la rue Saint-Jean, sa façade vétuste.

Le cabinet du procureur était exigu et sobrement meublé.

Malgré un accueil sympathique de M^{lle} Féraud, la souriante secrétaire du Parquet, Gérard Latour avait murmuré, en s'asseyant à son bureau :

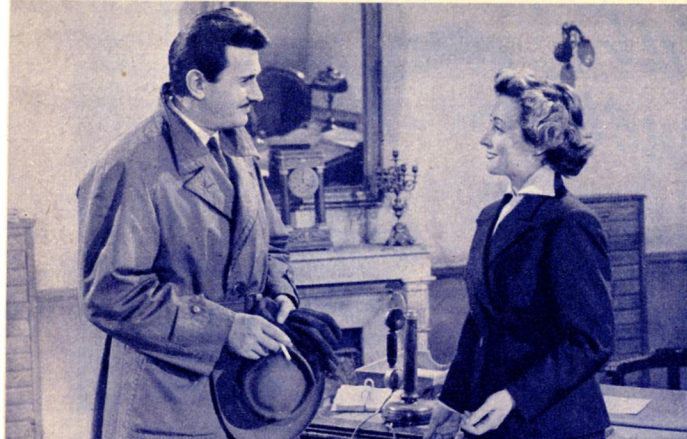
— Pourrai-je m'habituer?...

Abonnements : France : un an..... 1.600 fr. — Six mois..... 850 fr.

Étranger : un an..... 1.900 fr. — Six mois..... 1.000 fr.

Direction-Administration : 43, rue de Dunkerque, Paris (X^e). — Tél. : TRU. 09-92.

En cas de changement de prix du numéro, les abonnés seront servis jusqu'à concurrence de la somme figurant à leur crédit.



M^{lle} Féraud, la souriante secrétaire du parquet.

perron, sur lequel se tenait M^{me} Delanglade, en culotte de cheval.

Le chauffeur sauta de son siège et ouvrit la portière arrière de la voiture.

Un grand monsieur, en pardessus sombre, descendit et vint saluer la châtelaine.

C'était Gérard Latour qui, après avoir convoqué le chauffeur et le contre-maître, et avoir incité ce dernier à accepter une indemnité, ce qui avait permis le classement de la plainte, avait été tout heureux d'annoncer à la captivante M^{me} Delanglade qu'il lui serait possible d'aller déjeuner chez elle.

De son côté, la châtelaine était ravie d'accueillir le

jeune procureur, dont le souvenir la hantait malgré elle.

Elle s'exprimait avec une élégante simplicité, mais quelle flamme dans ses yeux noirs!

— Mon mari est encore à l'usine, dit-elle. Je vais vous faire les honneurs de *La Vernière*. Il y a dans le parc immense quantité de petits chemins que je ne connais pas.

Et ils s'éloignèrent sous les chênes majestueux où frissonnaient quelques feuilles cuivrées...

Pendant ce temps, M. Delanglade, industriel infatigable, aux cheveux grisonnants, au masque énergique, discutait avec Jacques Pertuis, son homme de confiance, jeune, mais avisé.

— Tu as pris le dossier? interrogea l'industriel. Tu n'as oublié aucune pièce?

— Sois sans inquiétude. J'ai tous les papiers. Tu la décrocheras, ton adjudication. J'espère voir Rigal dans la soirée.

— Un samedi? Tu crois que tu vas le trouver à son ministère?

— Penses-tu? Pour parler d'affaires sérieuses, je lui ai donné rendez-vous à Montmartre.

Revenant du parc et, après une visite aux écuries où Gérard — jadis lieutenant à Saumur — avait pu apprécier les chevaux impeccables appartenant aux Delanglade, la châtelaine et le procureur rejoignirent l'industriel et Jacques Pertuis dans la cour de la villa.

M^{me} Delanglade fit les présentations. Puis Jacques grimpa dans son cabriolet qui démarra vers le portail.

Tandis que la châtelaine montait à sa chambre, M. Delanglade et le procureur entraient dans le vaste living-room qu'ornaient une authentique cheminée renaissance, où flambaient d'énormes bûches.

— Diriger une usine de deux cent cinquante ouvriers, remarqua le procureur, ce doit être très absorbant.

— Oui, il faut se donner beaucoup de mal, si l'on veut gagner beaucoup d'argent. Dans tous les métiers...

— Je suis M^{me} Delanglade, expliqua la visiteuse.

appréciera. Si l'affaire de votre chauffeur est bonne...
— Je vois, soupira M^{me} Delanglade, c'est une bonne affaire qui a rencontré une mauvaise loi.

Gérard ne put s'empêcher de sourire. Après tout, M^{me} Delanglade raisonnait à la fois en femme habituée à considérer que l'argent peut arranger bien des choses et en « notable » habituée à considérer la loi faite pour les autres, mais facile à tourner avec un peu d'adresse et de complaisance amicale...

Avant de prendre congé, elle prouva une fois encore son inconscience de mondaine impénitente en articulant, souriante :

— Nous avions l'intention, mon mari et moi, d'inviter Monsieur le Procureur à déjeuner samedi. J'espère quand même obtenir une réponse favorable...

Gérard songea qu'il lui serait bien difficile de demeurer confiné dans le splendide isolement des magistrats... Il serra d'un geste simplement courtois la main que la jeune femme lui tendait; puis il laissa comprendre à la visiteuse que, d'ici samedi, il aurait le temps de réfléchir à l'affaire de coups et à l'invitation.

Sur la route, la conduite intérieure des Delanglade filait à toute allure, amenant au château l'invité qu'attendaient l'industriel et sa femme. La voiture ralentit pour franchir le portail et pénétrer dans le parc de *La Vernière*. La confortable villa était construite au milieu d'une cour sableuse.

L'auto vint enfin stopper devant les marches du





— Votre impression sur Prémonville ?

Dix minutes plus tard, Françoise était assise dans le fauteuil où elle avait pris place lors de leur première entrevue.

— Monsieur le Procureur, commençait-elle, j'aimerais avoir votre opinion sur un cas qui me tient particulièrement à cœur. Il s'agit d'une de mes amies parisiennes, condamnée à une vie de province grise et monotone. Pour elle, les jours n'étaient que des chiffres sur un calendrier. Mais, dernièrement, une amitié nouvelle était venue lui apporter tout ce qu'elle n'avait pas. Il était seul, lui aussi. Avec deux solitudes, on peut parfois faire un bonheur.

— Sans doute.

— Ils se voyaient presque tous les jours. Une femme s'habitue facilement à être heureuse. Et puis, brusquement, sans fournir de raisons, il a cessé de se montrer. Elle se dit que

s'il n'a plus paru depuis plus d'une semaine, sans donner de ses nouvelles, c'est qu'elle a cessé de lui plaire.

— Ou qu'elle lui plait trop, punctua Gérard en quittant son bureau.

Il s'approcha d'elle et mit la main sur son épaule.

— Écoutez, Françoise, prononça-t-il, la gorge contractée par l'émotion, nous avons joué un jeu dangereux. J'ai beaucoup réfléchi. Je crois qu'il vaut mieux ne plus nous revoir.

— Pourquoi ? implora-t-elle, attendrie.

— Il en est encore temps. Ce n'est pas votre avis ?

— Puisque vous avez décidé pour nous deux...

— C'est plus sage.

— Bien sûr, certifie Françoise, en regardant amoureusement Gérard dont la main tremblait.

Et, dans un souffle, elle supplia.

— Embrassez-moi.

Déjà Gérard l'avait prise dans ses bras. Un baiser passionné unit les lèvres de ces deux êtres qu'un implacable destin avait rassemblés.

Le procureur n'avait pas essayé de résister à l'emprise de la splendide châtelaine.

Au cours de leur visite des écuries, elle lui avait déclaré, en présentant Prince et Capitaine, primés à un récent concours hippique.

— Ceux-là sont très dociles et à votre entière disposition.

Il avait tenu à profiter de l'occasion et, une semaine plus tard, était venu à *La Vernière*, en culotte grise, botté et ganté.

M^{me} Delanglade l'attendait, prête à enfourcher un de leurs chevaux.

... Dans une allée déserte du parc, les deux cavaliers avançaient lentement...

Quel silence champêtre ! Quelle brise réconfortante ! Gérard et Françoise se souriaient... Où les mènerait cette idylle ? Ils ne s'inquiétaient pas de l'avenir. Ils savouraient l'heure exquise qui les rapprochait dans un cadre romantique...

Gérard avait toutefois compris le danger de ce flirt, si délicieux fût-il.

Les jours qui suivirent, il s'abstint de se rendre à *La Vernière*.

Françoise n'allait-elle pas trouver étrange ce changement d'attitude ?

Un soir où il rédigeait un rapport délicat, la sonnerie du téléphone vibra.

— C'est vous ? balbutia-t-il en reconnaissant la voix de la châtelaine... Pas du tout. Si vous pensez que c'est urgent, je vous attends.

Désormais, Françoise ne trouva plus languissante l'existence à *La Vernière*.

Lorsque, quelques jours après, son mari lui annonça :

— Tu vas être contente. On part tout de suite pour Paris.

Elle fut très franche en répliquant :

— Tu sais, avec un temps pareil, les voyages ne me tentent pas.

— Moi non plus, mais celui-là est indispensable. Pertuis vient de me téléphoner. Une petite signature et on me confie tous les travaux du département, pour une bagatelle de dix ans. Je change de métier.

— Ça y est ? fit-elle. Tu as décroché cette affaire ?

— En principe, c'est fait. Le sous-préfet, en personne, me remettra le contrat, début de janvier, au cours d'une cérémonie officielle. D'ici là, je dois vendre l'usine, ce qui me procurera les capitaux nécessaires pour honorer ma candidature à l'adjudication.

Françoise était satisfaite. Son mari allait avoir une formidable situation, dont elle profiterait et, pour l'instant, elle serait entièrement libre de ses mouvements, son mari et Jacques devant rester deux ou trois jours dans la capitale.

— Quand reviendras-tu ? questionna-t-elle.

— Dimanche soir. Qu'est-ce que tu vas faire pendant mon absence ?

— Attendre au coin du feu, bien sagement.

Effectivement, c'est devant une haute cheminée, où des bûches crépitent, que Françoise rêve, le dimanche après-midi.

Mais il ne s'agit pas du living-room de *La Vernière*.

C'est le salon particulier d'une auberge rustique, bien connue des amoureux, aux environs de Prémonville.

Et la châtelaine n'est pas seule.

Près d'elle, étendu sur le même canapé, Gérard caresse doucement sa chevelure. Ils parlent à voix basse :

— Moi qui ai toujours lutté contre le vol et le mensonge, dit-il, je prends la femme d'un autre. Je vais mentir devant ma fiancée. Et je n'arrive pas à me le reprocher.

— Tout le monde ment, répondit-elle. Je me doutais bien que tu n'étais pas libre, toi non plus. Nous sommes égaux...

A la tombée de la nuit, une jeune voyageuse interrogea M^{me} Castel dans le hall des *Camélias*.

— Savez-vous quand M. le Procureur rentrera ?

— Il sera certainement de retour pour le dîner, comme d'habitude.

La voyageuse se présenta :

— Gisèle Bernier, avocate à la Cour de Paris.

Et elle ajouta :

— M. Latour est mon fiancé.

La porte du hall grinça. Gérard arrivait.

— Gisèle ! s'écria-t-il. Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu ?

— J'ai préféré te faire la surprise.

Ils s'embrassèrent, puis s'installèrent au petit salon.

— Mon pauvre chéri, constata Gisèle, je te plains. J'ai traversé la ville. Tu dois t'ennuyer ici.

— Oui, plutôt.

— Je t'apporte une grande nouvelle. Papa a vu le garde des Sceaux. Si ça t'intéresse, tu pourrais être détaché au tribunal de la Seine, comme substitut de première classe. Je suppose que tu diras adieu à ce patelin, sans regret.

— Naturellement ! dit Gérard, sans grand élan.

Gisèle en fut peinée.

— Ça n'a pas l'air de te faire autant de plaisir que je l'espérais ! s'étonna Gisèle.

Elle vint s'asseoir près de lui et questionna, vaguement inquiète :

— Tu ne fréquentes personne, ici ?

— Personne, en dehors de mes collègues. Et quand tu les verras !...

— Tu n'es pas heureux ici. Une femme comprend toujours ces choses-là. Sois courageux. Tu n'en as plus pour longtemps.

De son côté, Françoise avait regagné *La Vernière*. Franchissant le seuil du living-room, elle aperçut un homme assis dans un fauteuil, en train de lire un journal.

Intriguée, elle s'approcha.

— C'est toi, Georges ? Tu es déjà revenu ?

— Non, ce n'est que moi, dit Jacques Pertuis, en se retournant. Georges est resté à Paris.

— Tu es rentré seul ? Dans quel but ?

— Pour chercher des papiers : l'acte d'achat du domaine, évaluation pour une hypothèque. C'est notre dernière carte pour avoir du fric.

— Et l'usine ?

— Ils ne veulent pas donner un rond de cette usine, qui ne rapporte que des embêtements.

Françoise fit la grimace. Elle se débarrassa de son manteau. Jacques alla la rejoindre.

— Et, tandis que nous nous débattons dans les pires difficultés, reprit-il, caustique, Madame va se balader avec un jeune magistrat, plein d'avenir.



Françoise rougit.

— Comment le sais-tu ?

— Je m'en doutais. Maintenant, j'en suis sûr. Tu peux compter sur ma discrétion.

Gisèle n'avait pas voulu prolonger son séjour à Prémonville. Dès le lendemain, elle alla chercher Gérard à la fin de son audience.

Les deux jeunes gens sortaient du palais lorsque l'automobile de *La Vernière* vint s'arrêter au ras du trottoir. Françoise descendit de voiture. Malgré sa gêne évidente, Gérard dut faire les présentations.

— Vous venez passer quelques jours parmi nous, mademoiselle ? questionna Françoise, curieuse.

— Oh ! non. Je vais prendre le train de Paris. Je crains même d'être en retard.

— Je vous dépose volontiers à la gare.

Tous trois s'installèrent sur la banquette arrière. Gérard se taisait dans son coin.

— Je reviendrai le plus souvent possible, expliqua Gisèle. Je ne peux pas laisser Gérard tout seul. Il m'a dit qu'il s'ennuyait tellement, surtout le dimanche.

Françoise mordit sa lèvre pour ne pas éclater de rire. Elle observa, malicieuse :

— Pourtant, les environs sont charmants par ici. Hier, vous y êtes allé, monsieur le Procureur. Ça ne vous a pas plu ?

— Si... beaucoup, bredouilla Gérard, mal à son aise.

La châtelaine enchaîna.

— J'y pense, monsieur le Procureur. Nous comptons sur vous pour le réveillon, comme convenu. Si Mademoiselle voulait bien être de nos nôtres, nous en serions ravis.

Gisèle était perspicace. Il lui avait suffi de surprendre quelques coups d'œil pour être édifiée.

Aussi, sur le quai de la gare, lorsque Gérard lui demanda :

— Tu reviens quand ?

Elle répondit sèchement :

— Je ne sais pas ; en tout cas, pas pour le réveillon.

Et elle monta prestement dans le train qui déjà s'ébranlait.

— Joyeux Noël, mon chéri !

Françoise leva sa coupe de champagne. Tout près d'elle, Gérard saisit la sienne.

— Joyeux Noël, mon trésor, murmura-t-il.

Les deux amants étaient seuls dans la villa. Quand elle avait su que son mari, escorté par Jacques, partirait le matin pour la capitale, la châtelaine avait donné congé à ses domestiques, pour que cette soirée fût bien à eux.

Et, dans sa chambre, elle a préparé une succédané



Ils parlaient à voix basse...

silence de la nuit. Gérard se précipita à la fenêtre, qu'il ouvrit, malgré l'air glacial.

Une lueur écarlate envahit le ciel, derrière les arbres du parc.

— C'est un incendie ! signala Gérard. Le vent amène l'odeur de la fumée. Il faut que j'ailesur les lieux.

— Quand oublieras-tu ton métier, chéri ? Reste. Je suis si heureuse près de toi ! soupira Françoise d'un ton de tendre reproche.

La sonnerie du téléphone tinta, Françoise décrocha l'appareil et écouta :

— Oui, il est là, je vous le passe.

Elle tendit le récepteur à Gérard qui, bientôt, articula :

— C'est moi... Pourquoi ?... Bon... C'est entendu...

J'arrive tout de suite... Ne laissez partir personne.

Raccrochant l'appareil, il annonça.

— C'est l'usine de ton mari qui brûle. On croit à un acte de malveillance. Je file. Je te téléphonerai pour te tenir au courant.

Lorsqu'il pénétra dans un bistro, à trois cents mètres de l'usine, dont les murs achevaient de se consumer, Gérard remarqua à une table du fond le contremaître des Delanglade. Il était affalé devant son quatrième apéritif. Debout, près de lui, se tenaient le juge d'instruction et le lieutenant de gendarmerie.

— Voici les premiers éléments de mon enquête, dit l'officier, en présentant une feuille au procureur. L'incendie ne peut pas être dû à un court-circuit. Le courant électrique était coupé. Tout laisse penser à une manœuvre criminelle.

Le magistrat lut le procès-verbal, puis s'approcha du contremaître.

— Vous allez tout avouer.

— C'est pas moi qui ai foutu le feu à la baraque ! grogna l'homme éméché. Ma défense, c'est trois mots : l'innocent.

— Pourtant, tout le monde sait que vous en voulez à votre patron.

— Delanglade ? C'est un fumier ! Qu'il crève et qu'on n'en cause plus.

— On vous a entendu dire : « Cette usine, je voudrais la voir en miettes... »

— C'est fait. Le bon Dieu m'a exaucé.

Le concierge de l'usine parut :

— Comment a-t-il fait pour entrer dans l'usine à pareille heure, un jour de fête ? questionna le procureur.

— C'est moi qui lui ai donné les clefs, dit le concierge. Il me disait avoir oublié un objet personnel, et comme je le connais depuis longtemps...

Le contremaître fouilla sa poche et en sortit un trousseau de trois clefs (deux ordinaires et une plate), qu'il lança sur la table.

(Suite page 10.)

Le lieutenant saisit le contremaître...



ANDRÉ
LUGUET

DOROTHEE
TAYLOR

ELIZABETH
TAYLOR

PAUL
DOUGLAS

Coté Cœur

sur Pierre Blanchard ? Je peux vous dire que je déteste les films osés, parce qu'ils donnent aux jeunes un esprit curieux (curieux seulement, vous croirez ?). Dernièrement, j'ai vu le film *Le retour de l'homme invincible*, et je l'ai trouvé très bien. (Moi je ne connais que « *Le retour de l'homme invincible* », film assez ancien. Mais sans doute voyez-vous, à Salgon, des films qui ne sont pas projetés en France ?) Pour répondre à quelques lettres, je vais commencer par Nid 1^{er} : je vous trouve bien sympathique, mais vous laissez trop influencer par Sa Majesté la Reine, qui chante trop haut et qui a tort, car les hommes du courrier commencent à se faire sentir. Soyez gentil de transmettre mes amitiés à De Taille et d'Estoc. Le Vagabond Sentimental, je vous trouve très bien, voulez-vous correspondre avec moi ? Je n'aime pas les courriéristes qui n'écrivent qu'une seule fois comme Chim-le-Ban. Si vous voulez savoir ce que son pseudo signifie, je puis vous le dire : Chim = oiseau. Le = qu'il n'y a pas. Bani = fait. C'est-à-dire un oiseau sans ami. Je trouve que ce pseudo lui va très bien. Ping-foot-Girl, je partage vos sentiments au sujet du film : *Le Passe-Muraille*, avec Bourvil », etc.

Réponse. — Encore un groupe qui est fort bien représenté au courrier que celui de nos amis d'Extrême-Orient. Vous êtes sympathique, mon cher « Hien Gabin Raymond », et vous écrivez fort bien. Quelle est la signification de votre pseudonyme Pierre Blanchard ? (C'est son vrai nom, dit-on à Philippeville en 1895. Il débuta de bonne heure au théâtre, et ne tarda pas à s'imposer sur les scènes parisiennes, notamment dans les pièces de Bernstein. Depuis, il n'a cessé d'avoir une activité prodigieuse, tant à la scène qu'à l'écran. Je ne puis vous citer tous ses films, il y en a trop. En voici quelques-uns parmi les derniers : « *Le Bossu* », « *Patric* », « *Symphonie pastorale* », « *Le Bataillon du ciel* », « *Après l'amour* », « *Docteur Laennec* », « *Le Bal Cupidon* », « *Mon ami Sainfoin* », etc. Blanchard tourne un peu moins depuis quelque temps, car il fait énormément de théâtre. Il a les yeux gris et ses cheveux ont blanchi. Marié à Martha Vinot, il est le père de deux grandes filles : Pierrette, née en 1927 et Dominique, actrice déjà connue, née en 1929. A bientôt mon cher « Hien », et cordiale poignée de main.

CHYTA ET SES FLIRTS. — « Je passe tout de suite aux courriéristes. Naidyria, oui, je connais Rory Calhoun, et j'avoue que sa photo m'a fait rêver un instant... mais que de goûts communs nous avons tous deux ! D'abord c'est Lucio, puis Georges Brassens, et maintenant Delyle et enfin Rory ! Non, la question que vous me posez : si je devais épouser un acteur, lequel serait-ce ? n'est pas idiote, mais au contraire amusante. J'ai finalement opté pour Richard Conte : tout en lui me plaît, depuis ses yeux jusqu'à sa fossette au menton. A ses côtés, je crois que rien ne me ferait plus peur (ah ! ces Lianettes, on a beau dire qu'on n'est pas sentimentale...). Mais tout ceci n'est qu'un « conte », de fées ! Passons donc à un sujet plus sérieux. Que pensez-vous de la musique de « *Limelight* » ? J'ai même encore une musique que m'avait émise comme celle-là. Ne trouvez-vous que ça soit... et je ne sais pas que ce mélange soit désagréable, au contraire ? Cher C. A., puisque je vous envoie cette fois une nouvelle photo, toujours pour vous seul (quel veinard je fais !), faites plaisir à La Caille en disant, à votre avis, à quelle redoute vous allez. Ma Dou dou, vous me trouvez plus qualifiée que Naidyria pour le titre de reine, dites-vous ? J'ai posé la question à tous les courriéristes, nous verrons bien ce que cela donnera. En attendant, je vous remercie de votre admiration et en échange vous accorde mon amitié. Quel est votre chanteur préféré ? Moi c'est

Mouloudji, et de loin ! To be or not to be, ainsi votre cousin s'appelle Claude ? Un nom plus viril lui conviendrait mieux. Moi aussi je suis peinte à mes moments de loisir. Vous me plaisez, car vous avez une personnalité du tonnerre, amitiés. De Taille et d'Estoc, bravo ! pour votre approbation au sujet de ce que j'ai dit au Chevalier Courcier, ce (censuré) per-

AH ! CES

Bien qu'elle soit d'origine slave, elle a le charme d'une dièssie de l'antiquité grecque. Par la pureté de ses traits — yeux d'émeraude et cheveux de jais — elle fait songer à l'image de l'Athénée classique. Par son agilité, elle évoque la vision gracieuse d'une Diane chasseresse qui aurait pris, par mégarde, des chaussures de danseuse.

On l'a vue brune, on l'a vue rousse. Elle a parlé français, anglais, espagnol, italien sur l'écran. Elle est vraiment pour cela la femme universelle, car son talent indéniable de ballerine n'exclut pas des dons certains de comédienne. Qu'on se rappelle plutôt la tragédie de « *Clara de Montargis* » et l'infirmerie de « *La Nuit s'achève* », qui lui valut, en 1950, le prix de la meilleure interprétation féminine au festival de Vichy.

Elle est remaniée depuis peu avec un industriel. La peine l'ayant muée, elle a trouvé la sécurité et la tranquillité auprès d'un homme robuste et solide.

Un grand dame a bouleversé sa vie : la mort de son premier mari, le danseur Edmond Audran, emporté brutalement par un accident d'auto, il y a trois ans. Avec lui, elle faisait un couple parfait, tour à tour harmonieux de grâce aérienne qui nous valut, avec « *Mephisto-Valse* » et « *A la mémoire d'un héros* » les plus délicieux ballets que la pellicule ait jamais enregistrés.

Elle est remaniée depuis peu avec un industriel.

La peine l'ayant muée, elle a trouvé la sécurité et la tranquillité auprès d'un homme robuste et solide.

Peut-être a-t-elle trouvé aussi l'équilibre qui sied à la femme de moins de trente ans et qui fit défaut à son enfance. Ses quelques années fantasques fourniraient, en effet, le thème d'un délicieux roman de fantaisie poétique qu'on verrait volontiers écrit par cette autre ballerine qu'est Odette Joyeux. Le père de Ludmilla appartenait à une race qui, hélas ! tend de plus en plus à se perdre : celle des inventeurs. Perpétuellement à la recherche d'innovations aussi anodines qu'ahurissantes, il a laissé dans le cerveau de sa fille l'image d'un monde burlesque et fantasmagorique, plaisant et poétique, mais où la réalité n'avait pas sa place.

Elle dut pourtant renoncer, très rapidement, à ces plongées évanescentes, remonter à la surface de la vie quotidienne pour avoir ses pieds solidement

Ludmilla

(Suite de la page 2.)

prennent fin, et cela ne me met pas du tout en gaité, ces idées-là ! Penser que tant de flirts vont mettre les voiles... avouez qu'il y a de quoi se transformer en saule pleureur ! Trêve de plaisanterie, une reine, il faut que ça ait du cran ! Le Mordu retrouvé, bien dit pour Tyra, fille du Soleil, voilà qui va lui en boucher un coin ! D'accord avec vous pour Le Salaire de la Peur, que j'ai trouvé magnifique. Allez-y, Barbe-Bleue, révélez tous ces endormis, je vous assure qu'ils en ont grand besoin. La même Crapette, nous ramper devant un homme qui nous aura vaincue ? O mes aïeux, visez cette ennemie ! Quant à essayer de me détrôner, ma petite, comptez là-dessus et buvez de l'eau ! Tyra, fille du Soleil, si les oiseaux pépient dans les branches, vous en revanche vous piailliez de belle façon. Sachez, ma vieille (censure, mais son foie est délicieux) que je n'ai jamais prétendu vouloir me passer des hommes : de qui me paierais-je la tête s'il disparaissait de la circulation ? Moi, une grosse dondon ? De grâce, cessez de collectionner les hâles finirez par déshonorer la gent féminine. Vos jambes à la Marlène Dietrich, je voudrais bien les lorgner, ne fût-ce que pour en loucher de déception. Jeff le Tatoué, flirter par correspondance, voilà qui n'est pas rigolo en effet, et l'irrésistible vamp que je suis ne s'en consolerait jamais. Dis-moi, Jeff de mon cœur, croistu vraiment que nous ayons, dans le temps, gardé les petits cochons ensemble ? Badinage mis à part, j'approuve ta sage décision de vouloir avant tout achever tes études, et je t'en félicite. Peu de jeunes gens à ton âge feraient preuve d'un tel bon sens. Eh bien ! Chyta et ses flirts, notre pacte d'amitié tient-il toujours ? Je serais vraiment peinée de m'attirer votre rancune au sujet d'un certain trône... J'ai beaucoup aimé le jeu de Madeleine Lebeau dans *L'étrange amazone*, et quel merveilleux voyage que le sien ! Son sourire à la fois mélancolique et tendre lui donne un charme étrange et attirant. La deuxième femme, bonjour, chère petite amie, quelle ravissante friumousse que la vôtre, et comment après cela ne pas reconnaître notre fidèle Lianette ! Quelle affreuse peine a dû être la vôtre, et combien j'aimerais pouvoir vous apporter un peu d'apaisement. Sincères amitiés et à bientôt de vos nouvelles », etc.

Réponse. — Il me semble, chère Majesté, qu'on ne vous avait pas relue depuis quelque temps. Vos lettres se font plus rares, est-ce l'effet des vacances ? Je constate en tout cas que votre coup d'état, si audacieux fût-il, a été un coup de maître, car vous avez été reconnue comme souveraine par la majeure partie des courriéristes et même, chose curieuse, par beaucoup de ceux qui ne partagent pas vos idées ! Comme quoi, en politique, le « culot » est toujours gagnant ! Peut-être publierions-nous des films avec Dawn Addams et Elizabeth Sollars ; ces deux artistes sont assez peu connus en France, je vous laisse à vos « fidèles sujets », petite reine, car je constate que dans votre royaume lianiste le pouvoir du C. A. est très limité ! Amitiés protocolaires et hiérarchiques.

HIEB GABIN RAYMOND nous écrit de Saigon une lettre datée du « 48 juin ». Comme la vie doit être longue, dans ce beau pays où les mois ne finissent pas à la fin des articles préférés, écrit-il, sont comme tous vos courriéristes (à la bonne heure ! Voilà qui est vite fait !). Pouvez-vous me donner des renseignements



PEGGY CASTLE

MICHAEL DENISON



EVE ARDEN



CARLETON CARPENTER



côté jardin

sonnage ! Puis-je vous poser une question : que pense votre femme de votre participation au courrier ? Et vous, ne me détestez-vous pas trop ? Fantasio, vous avez un réel talent, mais je trouve que votre portrait ressemble davantage à Lana Turner qu'à Ingrid Bergman. Le Corbeau Don Juan, vos idées de lutte sont vraiment tordantes ! Un vrai gosse jouant

aux Indiens !... Puisque vous trouvez le film Sous le plus grand chapiteau du monde inoubliable, une devinette : j'ai fait la conquête, lors de son passage dans ma vie, d'un... et si pas le plus moche ! — des innombrables artistes de ce film, devinez lequel ? (Le gros éléphant ! Oh ! pardon, Chytal...) Alikum Salem, en disant à Don Juan que je lui avais tapé dans l'œil, vous avez mal orthographié mon nom. Sachez que j'admire votre courage, je vous embrasse, et si le C. A. ne passe pas souvent vos lettres, gare à lui ! Quelles sont vos vedettes préférées ? Quels films avez-vous le mieux aimés dans les Films Complets ? Moi ! Les deux vérités, Anna et bien d'autres encore... Mieux Cinéma, contentez vous mon langage « ferme et direct », comme vous dites, vous plaise, c'est réciproque d'ailleurs. Oui, j'ai vu Violettes Impériales. Ce que je pense de ce film ? Qu'il n'est pas trop désagréable, mais c'est tout. J'ai également vu La Maudite, mais lui préfère de beaucoup Le Mensonge d'une mère. L'avez-vous vu ? L'enfant du Sud, ma parole, vous me diriez que lorsqu'on vous a photographié vous aviez tout le régiment des Lianettes à vos trousses que je n'en serais pas étonnée, tant vous avez l'air effrayé ! Et, pour terminer, toutes mes amitiés à La Garçonne et à Wanda, qui sont très sympa toutes deux. C. A., surtout que mes lettres passent régulièrement, sinon je me fâcherais, et alors... plus de flirt avec moi !

Réponse. — Plus de flirt avec vous, chère vice-reine ? Oh ! Ma doué, moi qui étais si fier à l'idée de flirter avec une tête couronnée ! Il est vrai que dans toutes vos lettres vous « m'engardez » plus ou moins : c'est peut-être cela que vous appelez du flirt ? C'est vraiment dommage que nos deux reines se refusent aussi obstinément à publier leurs photos ! Car enfin, tout de même, on accepte les charges du pouvoir ou on ne les accepte pas ! Est-ce que M. Aurélien fait tant de manières, lui ? D'autant plus que toutes les deux vous êtes de ravissantes personnes, et j'enrage d'être le seul à le savoir au courrier ! J'ai l'impression que nos amis, toujours si amateurs des photos, comprendraient fort bien que vous occupiez les deux trônes s'ils voyaient vos effigies ! La dernière photo reçue de vous, chère vice-atteste, est encore beaucoup mieux que la précédente. Je ne me rappelle plus exactement à quelles vedettes vous vous comparez, mais moi je vous trouve une ressemblance frappante avec Jacqueline Piereux, et en plus quelque chose qui rappelle fort Ava Gardner. En tout cas, félicitations à vos parents ! Ils ne vont ont pas mal réussi ! Je me sauve, chère vice-amie, en vous envoyant sans vice de forme ni vicissitude mes vives salutations les mieux vissées et vice versa !

SOURIRE DU PRINTEMPS ET PLUIE D'AVRIL sont deux jeunes filles du Vietnam toutes deux âgées de dix-huit ans et pas-

et en vous demandant de bien vouloir les publier, nous souhaiterions avoir quelques correspondantes et correspondants. Nous aimons beaucoup la musique classique et triste, cela pour Pluie d'Avril, quant à Sourire du Printemps elle aime les tangos langoureux, les sambas, les pasodobles, les valse viennoises et surtout le boston. Nous sommes toutes deux sensibles et dans le rayon cinéma aimons beaucoup les films français. Nous avons bien applaudi Le petit monde de Don Camillo. Nos artistes préférés sont... (Hélas ! mesdemoiselles, il y a plus de trente noms ! Presque tout le cinéma français ! Alors, mille excuses, mais je passe !) Nous pourrions vous citer encore les autres acteurs d'Europe et d'Amérique (grâce à pitié, mesdemoiselles !), mais auriez-vous assez de patience ? Vous avez tant de réponses à faire ! Nous osons cependant continuer, et vous dire que les films : Quo Vadis ! Autant en emporte le vent, Samson et Dalila ont été applaudis frénétiquement. Tout dernièrement nous avons vu un court métrage sur les 3 D. Nous avons trouvé cela très impressionnant ; plus vivant évidemment, plus réel, mais je dois avouer que pour ceux qui viennent au cinéma ce n'est pas toujours drôle ! Exemple : quand un monstre aux doigts crochus essaie de vous prendre, sa main sort réellement de l'écran et on s'attend au pire



Pluie d'Avril.

d'un instant à l'autre ! Nous nous calons bien dans notre fauteuil et essayons de nous dominer : n'empêche que nos petits cœurs battent à grands coups et que, la nuit, les cauchemars sont là ! Est-ce vrai que Walt Disney a créé un court métrage en 3 D, dessins animés, bien sûr ? Je vous demande — Sourire de Printemps — d'excuser mon écriture et mon orthographe, j'apprends encore le français et je m'applique de tout cœur. Aurai-je, aurons-nous une chance en demandant : qui veut correspondre avec nous ?

Réponse. — Sont-elles mignonnes, ces petites amies du Vietnam, mignonnes comme leur pseudo, et comme leur petit cœur qui bat si fort lorsque l'avance la vitole main du monstre aux doigts crochus ! Mais bien sûr que non, je n'enfermerai pas tant de gentillesse, de simplicité et de fraîcheur dans la terrible liste noire ! Asseyez-vous donc, jolies petites filles d'É. O., vous êtes ici chez vous ! Et je signale à mes courriéristes : « Sourire du Printemps » a une écriture que pourraient lui envier bien des jeunes filles françaises, et qu'en outre elle n'a pas fait « une seule » faut d'ortho-

(Suite page 15.)

VEDETTES !

posés sur la terre. Cette dernière expression n'est qu'une image involontaire, car la danse lui fournit, en effet, le moyen d'assurer de bonne heure son gagne-pain. A huit ans, elle suit les cours de Preobrougenska, d'Allessandrine et de Volkine. A douze ans, elle donne son premier récital à Biarritz, puis fait partie des ballets de la jeunesse à Paris. En 1940 — elle a quinze ans, à l'époque — elle est engagée comme première danseuse étoile aux ballets de Monte-Carlo.

Serge Lifar la remarque et veut la faire entrer à l'Opéra de Paris. Après un récital à Pleyele elle refuse de quitter les rives ensoleillées de la Provence, à une époque où la guerre et l'occupation allemande ajoutent encore des nuages de tristesse au ciel déjà assombri de Paris. C'est en revenant à Marseille qu'elle fait la connaissance d'Edmond Audran, avec qui elle créa une formule inédite de comédies-ballets.

En lui confiant le principal rôle féminin d'« Un Revenant », Christian Jaque manqua bien lui faire embrasser une seconde carrière. La comédienne oubliera quelque peu qu'elle était danseuse dans « Fandango » et « La Nuit s'achève », mais « Les Chaussons rouges » et « Les contes de Hoffmann » révéleront opportunément que l'actrice se souvenait qu'elle pouvait toujours apporter son talent... à la pointe de ses chaussons.

Modeste, elle n'a jamais rien fait pour qu'on parût de ses films étrangers, et on oublie, bien à tort, qu'elle est une des rares vedettes françaises qui possèdent ce qu'il est convenu d'appeler « la classe internationale ». N'a-t-elle pas été la protagoniste de « Parsifal », en Espagne, et celle de « Spartacus », en Italie ? Hollywood, à son tour, l'a réclamée. On lui a proposé un contrat auquel elle ne veut pas encore donner une suite immédiate, car Londres, également, la revendique pour incarner dans un film le rôle de la touchante Mary Stuart.

En attendant qu'elle se décide à écouter l'appel de ces sirènes étrangères, Ludmilla Tchérina poursuit tranquillement son petit bonhomme de chemin bourgeois dans Paris. Elle continue à se lever tard, à collectionner les boîtes à musique, les poupées et les chaussons de danse. Elle ne fume ni ne pratique aucun sport, mais rêve de jouer encore, à Paris, une opérette comme « Le chevalier Bayard », qui reste un des plus agréables souvenirs de sa carrière multiple et débordante.

TCHERINA.



Sourire du Printemps.

sionnées de cinéma. « Nous sommes de ferventes lectrices des Films Complets et aussi de votre très sympathique rubrique, et espérons que le C. A. ne nous inscrira pas sur sa fameuse liste noire. En joignant deux photos





L'industriel rejoignit sa femme devant une glace...

en smoking. Au moment de sortir, il aperçut une lettre qui avait été glissée sous sa porte.

Il se baissa et ramassa l'enveloppe, qu'il décacheta nerveusement. Il en retira une feuille quadrillée sur laquelle une plume volontairement maladroite avait tracé ces lignes :

Mme Delanglade est une grue. Son mari un escroc, et vous un magistrat complaisant.

— Saligaud, bougonna-t-il, en claquant la porte.

Au bas des escaliers, il appela M^{me} Castel, qui ne put le renseigner.

— J'ai trouvé ce pli sur mon bureau, que je puis vous dire.

— Je les reconnais, dit le concierge. (Et il les désigna une à une.) Celle du bâtiment, celle du bureau et celle du dépôt des matières chimiques.

Le procureur toisa le contremaître :

— Pour quelle raison vous êtes-vous rendu à l'usine ?

— Pour chercher un jeu de cartes.

— A minuit, brusquement, vous avez eu besoin de cartes ?

— Oui, pour jouer à la belote, c'est indispensable. J'en avais dans le tiroir de ma table. Je suis allé les prendre.

— Et, dix minutes après votre passage, l'usine brûlait.

Le procureur s'adressa au juge d'instruction :

— Les charges sont accablantes. Coffrez-le.

Le lieutenant saisit par le col de la veste le contremaître, qui hurla :

— L'usine dans le feu ! Delanglade dans la mélasse ! Joyeux Noël !

Françoise, en costume de cheval, était assise à sa coiffeuse, en train de broser sa chevelure.

M. Delanglade, la mine réjouie, se présentait.

— Alors, fit la châtelaine, c'est arrangé avec ton assureur ? Quand toucheras-tu l'indemnité ?

— Dans quelque temps.

— A peu près au moment où tu devras commencer les travaux de la ville ?

— Exactement.

— Tu n'as donc plus besoin d'emprunter de l'argent ?

— Ma foi, non.

— En somme, cet incendie est arrivé bien à propos... observa Françoise, songeuse.

L'industriel rejoignit sa femme, devant une glace.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Rien... C'est une coïncidence mettons heureuse, conclut la jeune femme, d'un ton parfaitement neutre.

Deux semaines passèrent. Dans sa chambre, Gérard mettait son pardessus. Il était

Il serra la main de Gérard.

après le dîner. C'est tout ce

Une animation extraordinaire régnait à la sous-préfecture, pour la réception annuelle de janvier. Au son d'un jazz endiablé, des couples dansaient dans un angle du grand salon. De nombreux invités consommaient au buffet ou bavardaient dans les galeries latérales.

A la fin d'une samba, l'huissier annonça :

— M. et M^{me} Delanglade. M. le Procureur de la République.

Le sous-préfet se hâta pour accueillir les nouveaux venus.

Tandis que l'industriel suivait le maître de maison dans un petit salon, Françoise dit à Gérard :

— Voulez-vous me faire danser ?

Ils allèrent vers la piste ; l'orchestre avait attaqué un tango.

— Tu n'as pas prononcé un seul mot dans la voiture, fit remarquer la châtelaine. Qu'est-ce que tu as ?

— Tous ces gens m'agacent. Ils nous observent. Ils s'occupent trop de nous. Sans la médisance, ils ne vivraient pas.





On prenait le café dans le living-room.

les procureurs de mon ressort. Je surveille leur carrière et non leur vertu. Quoi qu'il en soit, mon cher collègue, il ne vous est pas permis de faire jaser toute une ville par une conduite qui risque de diminuer un prestige de magistrat, assez dévalué actuellement.

Se levant pour accompagner Gérard jusqu'à la porte, il acheva, paternel :

— Croyez-moi. J'ai pour principe de ne jamais donner de conseils. Mais si demain, par exemple, vous preniez l'initiative souhaitable de mettre fin à une distraction qui ne saurait vous attirer que de graves ennuis, eh bien ! je vous dirais : « Monsieur » Latour, je vous approuve. »

Gérard avait médité les sages avis de son chef.

Il aurait dû d'abord espacer ses visites à *La Vernière* afin de pouvoir réfléchir dans une complète indépendance.

Or il accepta une invitation à dîner chez les Delanglade dès son retour à Prémonville.

Ce n'était pas pour revoir celle qu'il adorait. Il tenait à étudier de plus près l'industriel et Jacques Pertuis.

Durant tout le repas, il ne quitta pas des yeux l'homme de confiance et il songeait : « C'est curieux, j'ai déjà vu cette tête quelque part. »

On prenait le café dans le living-room. Une image précise s'imposa à l'esprit du procureur... Il revit la salle d'audience du tribunal correctionnel de Grasse... Jacques, dans le box des prévenus, encadré par deux gendarmes... lui au siège du ministère public et le président ponctuant : « Vous avez entendu, Pertuis ? Trois mois de prison ferme, pour émission de chèques sans provision. »

Maintenant, il était fixé.

A vingt et une heures, Jacques se leva pour partir. Il voulait être à Paris avant minuit.

Gérard s'adressa au jeune homme :

— Pouvez-vous me déposer à l'hôtel ?

— Avec plaisir. C'est sur mon chemin.

Gérard était impatient de constater qu'il ne s'était pas trompé.

— Vous n'êtes jamais allé à Grasse ? fit-il, dès que l'auto fut sur la route.

— Si, plusieurs fois. Pourquoi ?

— Parce que j'y suis resté quatre ans comme substitut. On aurait pu se rencontrer.

— A chaque voyage, je n'y passais qu'en coup de vent.

— Tiens, je croyais qu'une fois, au moins, votre séjour avait duré trois mois. Et vous ne deviez pas vous amuser entre quatre murs, à la prison ?

Jacques ne tressaillit point. Il s'attendait à cette révélation.

— Eh bien ! fit-il, cynique, vous avez mis du temps à me reconnaître. Quand je vous ai vu à *La Vernière*, le premier jour, moi, je vous ai reconnu tout de suite.

— M. Delanglade est-il au courant ?

— Il n'a pas ce genre de curiosité.

— Et M^{me} Delanglade ?

— Encore moins. Elle a tant d'autres choses en tête.

La voiture atteignait les faubourgs de la ville. A la lueur des phares, on vit un prêtre qui s'engageait sur la chaussée.

Jacques klaxonna.

Le prêtre semblait ne pas entendre.

Jacques freina et donna un énergique coup de volant. Le prêtre ne fut pas touché, mais la voiture ne put éviter un kiosque à journaux, qu'elle renversa avant de s'immobiliser sur le trottoir.

Gérard, indemne, sortit du cabriolet avec l'aide du

— Qu'est-ce qui te fait affirmer cela ? On t'a répété quelque chose ?

Ils étaient à la hauteur du buffet.

— Va rejoindre les autres, ordonna Gérard. Excuse-moi. Je te retrouverai un peu plus tard.

Il s'approcha de sa secrétaire qui dégustait un porto.

— Voulez-vous m'accorder quelques minutes, mademoiselle ? J'aimerais avoir votre avis sur une affaire. Il tira de sa poche la feuille froissée.

— Connaissiez-vous cette écriture contrefaite ?

M^{lle} Féraud examina le pli anonyme.

— Vraiment, je ne vois pas où vous voulez en venir. Je suis surprise du ton que vous employez, monsieur le Procureur.

Gérard insista, avec force.

— Je constate que vous ne répondez pas.

La discussion s'envenimait.

Le sous-préfet, qui traversait le salon, eut son attention attirée par les éclats de voix. Il vint se rendre compte.

— Que se passe-t-il ? Pourquoi ce mécontentement, monsieur le Procureur ?

Les sourcils froncés, Gérard déclara :

— Monsieur le Sous-Préfet, je regrette. Mais la présence de certaines personnes chez vous m'oblige à me retirer. J'en suis désolé. Mes respects.

D'un pas rapide, il gagna la sortie, laissant les invités éberlués.

Une semaine encore s'écoula.

Pensif, Gérard arpenta la salle d'attente du Parquet Général, au palais de justice de Paris.

Un huissier en habit sortit du cabinet.

— M. le Procureur général vous attend.

Ses gants à la main, Gérard se dirigea vers la porte entrouverte.

Le procureur général était un homme de soixante-deux ans, au visage glabre, aux yeux d'acier, mais sa courtoisie naturelle et son autorité bienveillante désarmaient les plus timides.

— Entrez, mon cher collègue, dit-il en serrant la main de Gérard.

Après l'avoir longuement détaillé, il formula :

— Vous êtes victime de votre physique. Oui, vous avez une allure de jeune premier, ce qui est un handicap sérieux dans la magistrature.

Ils s'assirent. La conversation roula sur Prémonville et principalement sur l'incident de la sous-préfecture.

— Pourquoi avez-vous provoqué cet esclandre ?

— Monsieur le Procureur général, je reconnais avoir été un peu vif. Mais on avait diffamé une personne de mes amies.

— Nous y voilà... C'est pourquoi je vous ai convoqué. Loin de moi l'intention de me mêler de la vie privée de tous

Il prétextait une inspection de la prison.

prêtre (le curé-doyen de Prémonville), qui s'était précipité au secours du conducteur évanoui...

Jacques avait été transporté aux Camélias.

Après l'avoir examiné sur un canapé du salon, le docteur déclara :

— Voilà, ça va mieux. L'étourdissement était dû à la violence du choc. Aucune fracture. Plus de peur que de mal. De toute façon, il est préférable qu'il reste ici.

Le curé suivit Gérard dans le hall.

— Je ne me serais jamais pardonné d'avoir causé cet accident. Un garçon si généreux.

— Vous le connaissez ?

— Je pense bien. Il est encore venu à l'église dernièrement. Il m'a fait un don pour les pauvres, la veille de Noël.

Le lieutenant de gendarmerie parut.

— J'ai trouvé ce portefeuille près de la voiture. J. P. Il appartient sûrement à M. Pertuis.

— Je le lui remettrai plus tard, fit Gérard. Je vais au palais. Venez avec moi...

Le procureur ouvrit sur son bureau le portefeuille de Jacques, qui contenait notamment une petite clef plate.

— Ça ne vous rappelle rien ? demanda-t-il au lieutenant de gendarmerie qui avait arrêté le contremaître.

— On dirait exactement l'une des trois clefs, apportées par le concierge de l'usine, après l'incendie.

— Allez vite à la prison. Priez le surveillant-chef de vous confier le trousseau qu'on a dû déposer au greffe.

Cinq minutes plus tard, le lieutenant revenait avec le fameux trousseau.

— C'est le même numéro, signala l'officier, en plaçant la clef plate du concierge à côté de celle que Jacques Pertuis cachait dans son portefeuille.

— C'est bien ce que je pensais, fit le procureur, soulagé. Vous pouvez rapporter les trois clefs à la prison. Je n'ai plus besoin de vous ce soir.

Gérard voulut en avoir le cœur net tout de suite. En quittant le palais, il se rendit au bistrot où avait commencé l'enquête. Il eut la chance d'y découvrir le concierge de l'usine. Celui-ci lui apprit qu'il n'y avait qu'une seule clef pour la réserve des matières chimiques, celle remise au contremaître quelques instants avant l'incendie, mais que M. Delanglade possédait naturellement le double de toutes les clefs et que, le jour du sinistre, l'usine avait fermé à midi. Le patron était sorti le dernier, vers midi et demi, avec son ami, M. Pertuis.

Gérard dormit très mal. Il lui tardait de se livrer aux investigations dont il avait dressé le plan.

Dès le lendemain matin, il prétextait une inspection de la prison pour pouvoir se trouver en face du contremaître qui ne cessait de clamer son innocence.

Le procureur n'avait pas le droit de poser de questions au détenu, qui devait être interrogé exclusivement par le juge d'instruction, en présence de l'avocat choisi.

Mais il ne lui était pas défendu d'écouter les propos de l'inculpé :

— Je me fais ma petite reconstitution... Soir de Noël. Me v'la. J'suis sur place dix minutes avant l'incendie. Je rentre. Je vois le concierge. Et dedans, personne...



J'étais seul... Je me souviens... Ça sentait la bougie. C'est marrant... J'sais pas si c'est que j'étais complètement rond ou que c'était la nuit de Noël... Ça m'a rappelé quand j'étais enfant de chœur...

De la prison à l'église. Ultime vérification à effectuer.

— J'avais espéré que vous auriez eu un cierge plus important, fit Gérard à la sacristie.

— J'en avais de plus beaux, indiqua le curé. Mais ils sont très chers. On n'en veut pas. Le dernier, qui était là depuis longtemps, je l'ai vendu la veille de la Noël.

— A M. Pertuis ?

— C'est ça !

— Et il ne l'a pas fait brûler ici ?

— Non ! Il l'a emporté pour décorer le sapin de *La Vernière*.

— Un cierge de cette taille doit durer sept à huit heures environ ?

— Beaucoup plus. Douze heures facilement.

Gérard sortit de l'église d'un pas alerte. Son enquête avait abouti. Mais, avant de jouer la dernière partie, il s'isola dans son cabinet. A midi, il se contenta d'un sandwich et n'arriva aux Camélias qu'à dix-neuf heures.

Dans le salon de la pension, il distingua Jacques Pertuis, en pardessus. Il entra.

— Monsieur le Procureur, j'ai failli partir sans vous voir. Vous n'étiez pas pressé de prendre de mes nouvelles.

— Pourtant, j'ai beaucoup pensé à vous. Je suis même allé à l'église, ce matin, pour faire brûler un grand cierge à votre intention. Malheureusement, il n'en restait plus. Vous aviez acheté le dernier la veille de Noël.

Jacques devint livide.

— Moi ? bredouilla-t-il.

Gérard le prit au collet.

— C'est toi qui as mis le feu à l'usine, gronda-t-il. J'ai assez de preuves pour te faire coffrer.

— Moi ? répéta Jacques abasourdi. J'étais avec Delanglade à Paris. Vous pouvez faire vérifier.

— Il est beau, ton alibi. J'ai tout deviné. Mais il n'est pas nouveau, ton truc... Ce jour-là, tu t'es arrangé pour être le dernier à quitter l'usine. Ça t'a permis de placer dans la réserve le cierge allumé, dont tu avais entouré la base de vieux papiers. Là-dessus, tu pouvais partir pour la capitale... Tu savais bien que, douze heures après, la flamme finirait par atteindre les papiers et communiquer le feu aux matières chimiques. Avec ton casier judiciaire, ton compte est bon.

Jacques n'essaya plus de nier.

— C'est Delanglade qui a eu l'idée, raconta-t-il.

— D'accord, vous m'avez dégringolé...

D'abord, vous le savez, c'est à lui seul qu'a profité l'incendie.

— Ne t'inquiète pas. Je ne l'oublie pas non plus.

M^{me} Castel, M^{lle} Féraud et le lieutenant de gendarmerie, du hall, avaient perçu les échos de l'altercation. Aussi, ne furent-ils pas étonnés lorsque Gérard sortit du salon, avec Jacques, en disant :

— On va au palais. Il m'a fait des aveux complets. Il faut qu'il les signe...

Assis près du bureau, dans le cabinet du procureur, Jacques — toujours blême — soupira, en apposant sa signature sur le procès-verbal de ses déclarations :

— D'accord, vous m'avez dégringolé. Mais il n'y a pas que moi...

Gérard ouvrit la porte du secrétariat et s'adressa au lieutenant :

— Faites prévenir M. le juge d'instruction. J'ai signé un réquisitoire contre Pertuis. Il faut libérer le contremaître.

Au bas des escaliers, l'officier et Jacques rencontrèrent M^{me} Delanglade, qui surgissait, les cheveux au vent.

— Ça devait finir comme ça, se borna à dire Jacques.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Françoise, haletante.

— Oh ! rien. Une addition assez lourde à régler. Mais toi, ça ne serait pas juste que tu payes.

Gérard s'apprêtait à regagner la pension... La porte de son cabinet s'ouvrit brutalement et Françoise fit irruption dans la pièce.

— Tu viens de faire arrêter Jacques. Pourquoi ?

Gérard était accablé, mais digne.

— Tu le sais très bien... C'est ton mari et lui qui ont mis le feu à l'usine pour toucher l'indemnité.

— Tu te trompes, Gérard. C'est impossible, essaya de protester Françoise, qui se refusait encore à croire au crime de son mari.

— Tu auras du mal à persuader le juge qui t'interrogera.

— Un juge va m'interroger ?... Qu'est-ce que j'ai fait ? fit-elle, cabrée.

Gérard ne pouvait plus se contenir. Sa fureur éclata.

— Tu étais la complice de ton mari, cria-t-il. Déjà la première fois, quand tu es venue me voir ici. Tu avais tout combiné avec lui, de peur que le contremaître parle trop et qu'on apprenne en pleine audience que l'usine allait faire faillite.

— Gérard, protesta-t-elle mollement. Je ne pouvais pas me douter alors que c'était si grave.

— Et le soir de l'incendie, reprit-il, exaspéré, ce réveillon chez toi, pendant que l'usine brûlait... Ton mari était dans une situation désespérée. Il lui fallait de l'argent pour les travaux de la villa... Tu voudrais me faire admettre que tu n'as rien compris ?

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Françoise.



— Non, au début, j'étais naïve. C'est tout récemment que j'ai eu des soupçons, convint-elle.

— Alors, pourquoi ne m'en as-tu pas parlé ? Tu as préféré vivre tranquillement, en sachant qu'un malheureux payait pour ton mari, en prison.

— Oui, confessa-t-elle, honteuse. Je n'ai jamais cherché à savoir d'où venait l'argent. Mais, quand je t'ai connu, j'ai compris que le bonheur ce n'était pas ce que j'avais. J'ai essayé de réagir. C'était trop tard. Je te demande pardon.

Des larmes baignaient ses paupières.

— Inutile de t'expliquer maintenant, trança Gérard. Va-t'en !

— Qu'est-ce que tu comptes faire ? implora-t-elle.

— Je ne veux plus te voir devant moi... Va-t'en.

Anéanti, la tête basse, Françoise partit, en étouffant ses sanglots.

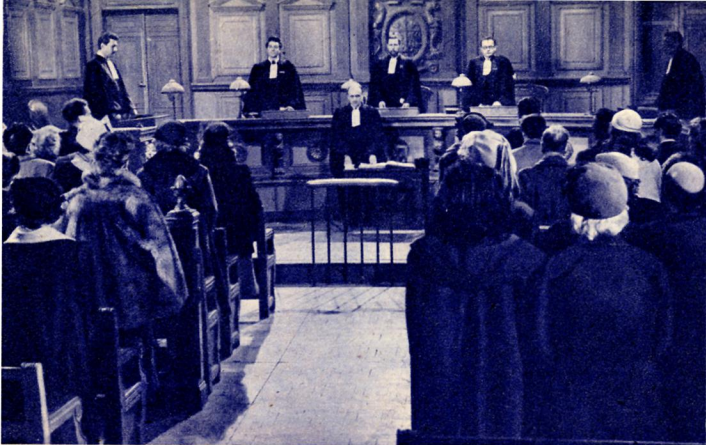
Le cœur déchiré, Gérard s'effondra dans son fauteuil.

Le lendemain matin, Françoise, en tenue de cheval, sortit de la villa et se dirigea vers le parc... Le bruit d'une voiture la fit se retourner.

Une traction avant stoppa devant le perron. De la voiture descendirent le lieutenant de gendarmerie et un brigadier. Angoissée, Françoise se hâta en direction des écuries...

Au même moment, Gérard, en robe, assis à son bureau, réfléchissait. M^{lle} Féraud parut :





Le président et ses assesseurs gagnent leurs places.

M^{me} Delanglade s'est tuée dans un accident de cheval !

Gérard eut un sursaut. Il fixa l'officier.

— Tuée ? Comment ?

— Elle montait une bête dangereuse. En sautant une haie, elle a fait une chute dans le ravin. Elle est morte sur le coup. A l'annonce de l'accident, M. Delanglade s'est constitué prisonnier.

Le greffier se présenta :

— Monsieur le Procureur, on vous attend.

— Bon... J'y vais.

Et il quitta son cabinet, à pas lents.

L'officier considéra alors M^{lle} Féraud, qui prit sur le bureau la

— Monsieur le Procureur, dit-elle, je viens vous prévenir : l'audience va commencer.

— Ma dernière audience ! murmura Gérard.

La secrétaire tressaillit :

— Pourquoi ?

— J'ai signé un réquisitoire contre M^{me} Delanglade et contre son mari. Le juge d'instruction vient de décerner deux mandats d'amener, exécutoires immédiatement. Je dois cesser mes fonctions le plus tôt possible...

M^{lle} Féraud s'approcha de Gérard.

— Je vous avais averti, monsieur le Procureur. Oui, je sais ; une lettre anonyme est toujours une lâcheté. Mais, parfois, on n'a que ce moyen à sa disposition pour essayer de sauver, malgré eux, ceux qu'on estime et qu'on voit en danger.

Resté seul, Gérard prit une feuille de papier et commença à écrire...

Puis, il appela sa secrétaire et stipula, tristement.

— Voici ma lettre de démission que vous voudrez bien faire partir avec le courrier officiel.

Soudain, la porte s'ouvrit. Le lieutenant entra, le visage décomposé.

— Monsieur le Procureur, je viens de La Vernière.

lettre de démission et la déchira, sans une parole...

— Le Tribunal !

L'avertissement de l'huissier a fait taire les bavardages dans la salle d'audience.

Le public et les hommes d'affaires se levèrent, tandis que le président et ses assesseurs gagnèrent leurs places...

Le regard perdu dans la vague, le front plissé, l'âme meurtrie, désespéré, mais stoïque, Gérard Latour alla à son siège et s'assit comme un automate.

Il n'entendit pas la voix du président :

— L'audience est ouverte. Appelez la première affaire.

Il aurait voulu que les événements dramatiques auxquels il avait été mêlé pendant trois mois et qui le marqueraient peut-être pour toute son existence ne fussent qu'un horrible cauchemar...

FIN

Chaque jeudi et chaque samedi FILM COMPLET

N° 421, de SAMEDI DERNIER



avec François PÉRIER
et Anne VERNON

VOUS PRÉSENTE :

un grand film à succès illustré
des meilleures photographies

Côté cœur - Côté jardin
LE COURRIER DU CAMERAMAN AMOUREUX
et les rubriques habituelles.

EN VENTE PARTOUT :
Le Jeudi et le Samedi

Le Numéro. 20 francs

N° 423, de SAMEDI PROCHAIN



avec Dick BOGARDE
et Yolande DONLAN

COTÉ CŒUR, COTÉ JARDIN

(Suite de la page 9.)

graphie. Je vous jure bien que si moi je me mettais à écrire en chinois ou en vietnamien, ça ferait une drôle de compote! Ou plutôt non, ça ne ferait que du papier blanc, puisque je ne sais pas en écrire un mot! Il ne m'est pas facile de déchiffrer le secret de ces petits visages d'Orient, je l'ai déjà dit, je vois cependant que vous êtes toutes deux simples et gentilles, avec beaucoup de sagesse et de sérieux. « Sourire du Printemps » est plus vive et plus enjouée, « Pluie d'Avril » plus calme et mélancolique. Vous avez la même ardeur au travail. Miss « Sourire » a peut-être plus de facilité que sa compagne, mais elle est plus facilement distraite. Je vous croute toutes deux sentimentales, mais timides. « Pluie d'Avril » a un peu peur du « qu'en dira-t-on », et son amie est plus hardie, et aussi plus ambitieuse. Également plus coquette, petite « Sourire du Printemps », très gourmandes toutes les deux! Écrivez-moi encore, amies vietnamiennes. Êtes-vous parentes, ou simplement camarades? Vous portez, il me semble, les mêmes kimonos. Et dans votre prochaine lettre, entrez dans la

ronde et adressez des messages aux autres courriéristes : c'est le meilleur moyen pour que l'on vous écrive. Je vous embrasse bien fort.

RÉPONSES BRÈVES. — MYRIAM : Un mot seulement, chère amie, pour vous dire que je viens de recevoir votre petit mot et que je vais entreprendre des recherches dans mes dossiers. Soyez tranquille, je ne perds ni ne jette aucune photo, et la vôtre passera en son temps, si elle est publishable. Amicalement à vous. — **RÉVOLUTION FÉMININE :** Votre lettre est fort intéressante, mademoiselle, et je partage votre avis sur bien des points. Nous avons justement besoin de nouveaux référendums à lancer sur le plan sentimental, et votre question aux lecteurs fera très bien l'affaire. Vous vous verrez donc inévitablement dans un éditorial, je m'occupe de ce que vous m'avez demandé au sujet des studios, mais il me faut votre adresse pour vous répondre. En attendant, meilleures amitiés, chère « Révolutionnaire ». Le C. A.



APPRENEZ A DANSER

seul, chez vous, en quelques heures, danses en vogue et claquettes, avec notre nouvelle Méthode très facile. Notice gratuite cent envelop. timb. portant adresse. Succès garanti. **RIVIERA-DANSE, 43 (F. C.), r. Pastorelli, NICE.**



TRIOMPHEZ en tout

par le psychodynamisme appliqué. Très sérieux. Brochure gratis. Professeur **MATIGAN** (F. C.), 364, rue d'Endoume, Marseille. Joignez 3 timbres.

GRANDIR 16 cm GRATUITEMENT

je vous révélerai le secret américain pour grandir. Sans engagement de votre part. Écrire à Prof. **HAUT, 11, rue Gastaldi, 5127 Monaco Pte.** (Joindre 2 timbr. p. réponse)

GRAND CONCOURS 10 MILLIONS de Frs dont 1.500.000 fr. EN ESPÈCES

Déposé chez **M^r BAULT** huissier, près du Tribunal Civil de la Seine, 1, Rue Trousseau, PARIS
Tout participant peut exiger le contrôle de ce dépôt



PRIX en ESPÈCES :

1^{er} Prix : 500.000 fr. 2^{es} Prix : 250.000 fr.
2^{es} Prix : 200.000 fr. 50 Prix : 5.000 fr.
3^{es} Prix : 100.000 fr. 100 Prix : 1.500.000 fr.

8 Millions 1/2 de frs de lots en marchandises seront attribués aux concurrents qui enverront leur réponse JUSTE dans les HUIT JOURS et se conformeront aux Règles du Concours

SUJET du CONCOURS :

Cette photo découpée et reconstituée représente un chanteur célèbre. Il a été surnommé "l'Ambassadeur de la Chanson Française". Sa fête a eu lieu le 22 Septembre...

QUI EST-CE ?

La répartition des Prix se fera en tenant compte de la présentation de la solution JUSTE et de son exécution.

1^{er} Adressez nous votre Solution accompagnée d'une enveloppe timbrée portant votre adresse à **TEXTIL-UNION, Service du CONCOURS F. C. 27, Rue du Rocher, PARIS (8^e).** Mettre également votre adresse au bas de votre solution.

2^{es} Chaque participant sera immédiatement avisé si sa réponse est juste et recevra un bulletin certifiant le nombre de points que le contrôle lui aura attribué, accompagné d'une demande de qualification.

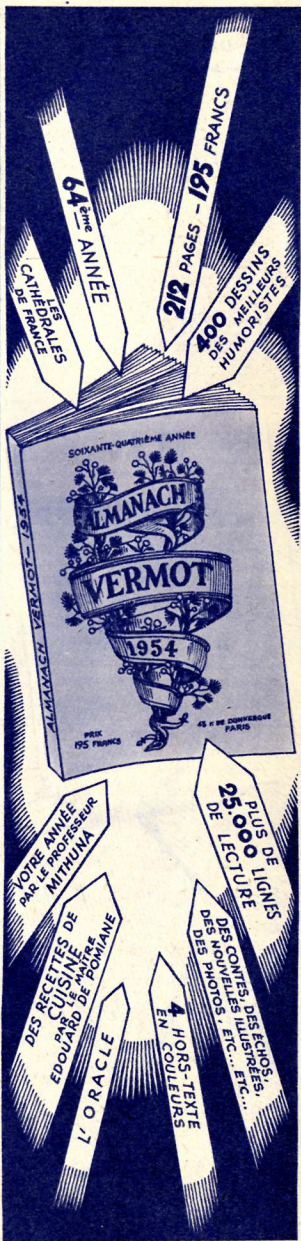
3^{es} Maître BAULT Huissier à Paris, dressera le Procès-Verbal d'attribution des 80 prix en espèces décernés par un Jury dont la décision sera définitive. Le maximum de points étant 1.000, le concurrent approchant le plus de ce nombre se verra déclaré gagnant du **Premier prix de 500.000 fr.** Les autres prix seront attribués aux réponses suivant les points qui leur seront accordés par le Jury.

4^{es} 700 Points au moins seront attribués pour toute réponse juste et un minimum de 120 Points supplémentaires pour la qualification.

5^{es} A la fin du Concours, le Procès-Verbal d'attribution des Prix avec les Noms et Adresses des gagnants sera envoyé à chaque participant ayant observé les règles ci-dessus.

6^{es} Le personnel de notre maison n'a pas le droit de participer à nos concours.

Hâtez-vous et envoyez votre solution dès maintenant



John DEREK
(Columbia)

